

**BRAND, Dionne, *No Burden to Carry: Narratives of Black Working Women in Ontario 1920s to 1950s*. Toronto, Women's Press, 1991.**

Marilyn Barber

Volume 47, Number 1, Summer 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/305188ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/305188ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Barber, M. (1993). Review of [BRAND, Dionne, *No Burden to Carry: Narratives of Black Working Women in Ontario 1920s to 1950s*. Toronto, Women's Press, 1991.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 47(1), 101–103.  
<https://doi.org/10.7202/305188ar>

BRAND, Dionne, *No Burden to Carry: Narratives of Black Working Women in Ontario 1920s to 1950s*. Toronto, Women's Press, 1991.

L'éducation «n'est pas un fardeau à porter». Ce conseil, donné à une femme noire en Ontario dans les années trente, reflète bien l'esprit des récits personnels dans ce livre. À travers les quinze femmes noires qui partagent une partie de leur vie avec nous dans *No Burden to Carry*, nous mesurons les efforts individuels et collectifs pour faire face aux inégalités raciales et

sexuelles. La récupération de ces souvenirs contribue d'une façon importante à donner une place aux femmes noires dans l'histoire du Canada.

Les récits dans *No Burden to Carry* font partie d'un projet plus large d'histoire orale sur les ouvrières noires en Ontario, lancé par Dionne Brand en 1988 et parrainé par *The Immigrant Women's Job Placement Centre* à Toronto. Une cinquantaine de femmes ont été interviewées, mais ce sont les femmes plus âgées, celles qui pouvaient parler des décennies de 1920 à 1950, qui devinrent le point de mire. La plupart d'entre elles sont nées au Canada de familles qui arrivèrent au pays au XIX<sup>e</sup> siècle. Leurs souvenirs évoquent une période d'histoire où les femmes noires étaient presque entièrement méconnues. Dans l'introduction, Dionne Brand présente le contexte historique des récits et elle explique brièvement la nature du projet d'histoire orale à l'origine des entrevues.

Comme Brand le souligne dans l'introduction, la vie des femmes noires était façonnée, et par le genre et par la race. Les conventions liées au genre, dans la société canadienne dominante aussi bien que dans la communauté noire, donnèrent au vécu des femmes noires au sein de la famille, au travail et dans les organisations collectives une tout autre allure que celui des hommes noirs. En même temps, les femmes noires étaient tenues à l'écart des autres femmes canadiennes par leur race. L'un des éléments forts de ce livre se trouve dans la manière dont les récits s'ajoutent les uns aux autres pour étayer ce double point de vue. Les femmes noires, qui pendant toute leur vie n'ont cessé d'être vivement conscientes de leurs différences — «l'autre» —, ont pu aisément exposer dans les entrevues leur vision et leurs stratégies d'adaptation.

Les récits révèlent comment le racisme marqua la vie de toutes les femmes noires. En même temps, ils montrent des différences significatives d'un cas à l'autre, et qui semblent se rattacher au contexte familial et communautaire aussi bien qu'à la personnalité individuelle. Les préjugés manifestes ou le simple sentiment d'être différentes des autres élèves faisaient de l'école une expérience pénible que beaucoup d'entre elles fuyaient dès que possible. Saxonnia Shadd, par contre, compléta ses études secondaires, reçut une formation d'enseignante à la London Normal School et, par la suite, travailla dans des écoles noires, mixtes et blanches. Cependant, pour la plupart des femmes noires, le chemin qu'on leur faisait suivre aboutissait au service domestique, l'équivalent féminin du porteur de bagages dans les gares pour les hommes noirs. Et encore, en postulant un emploi domestique, les femmes noires n'étaient même pas sûres d'être acceptées. Bee Allen raconte comment elle demandait toujours: «Employez-vous des gens de couleur?» avant de dépenser sur le transport pour se rendre à l'entrevue. Par ailleurs, la discrimination raciale pour le logement et le loisir se comparait à la discrimination que les femmes rencontraient au travail.

Le genre ainsi que la race façonnèrent la direction prise par les femmes noires. Ces dernières trouvaient du travail dans les champs traditionnels de l'emploi féminin et quelques-unes s'en voyaient même refuser en raison de leur sexe. Shadd voulait être médecin, mais son oncle refusa de payer ses études médicales parce qu'elle était une fille. Addie Aylestock, qui fut

ordonnée en 1951 à la British Methodist Episcopal Church, ne pouvait pas combiner mariage et travail à l'église. Parmi les autres femmes qui se mariaient, beaucoup constatèrent que leur époux s'attendaient à ce qu'elles restent à la maison. Le choix était manifestement pris par l'époux plutôt que par l'épouse.

Les récits transmettent plus la fierté des femmes dans leurs réalisations qu'ils ne s'attardent sur les inégalités qu'elles eurent à subir. Les hommes étant souvent absents en raison du travail ou de la guerre, il revenait aux femmes d'élever leur famille. Elles se donnèrent avec beaucoup d'énergie aux organisations communautaires. Elles tirèrent beaucoup de plaisir et donnèrent même un sens de leur identité à travers leurs activités dans la *United Negro Improvement Association*, la *British Methodist Episcopal Church*, ou dans les journaux et la librairie de la communauté.

Précisément parce que les femmes interrogées étaient si impliquées dans les activités de la communauté, il est regrettable que Brand n'ait pas fourni plus de renseignements quant à la façon dont les entrevues furent organisées. Le lecteur aurait aimé en savoir plus sur les méthodes et les raisons derrière le choix des femmes interviewées. S'agissait-il de femmes connues en raison de leurs activités? Quoique Brand affirme avoir donné dans les entrevues une place centrale au travail rémunéré en dehors de la maison, les femmes parlent souvent plus de leurs activités pour la communauté que de leur emploi, surtout quand cet emploi se limite au travail domestique. Avoir donné plus de renseignements sur les interactions qui eurent lieu en constituant les entrevues aurait été très utile pour comprendre les récits. Brand soulève brièvement certaines de ces questions, mais elle ne précise pas jusqu'à quel point l'intervieweur a fixé le programme, ni de quelle façon les enregistrements ont été édités par la suite pour produire les récits. Une réflexion plus élaborée, sur des questions théoriques mises de l'avant ces temps-ci dans l'histoire orale féministe, aurait enfin amélioré la compréhension de cette précieuse collection de récits.

Département d'histoire  
Université Carleton  
Traduction: Lalita Lanthier

MARILYN BARBER